expression empruntée aux Étrusques : on le nommait *Jovis Fiducia*, c'est-à-dire gage de Jupiter, garantie toujours renaissante de son assistance céleste. Cette notion de dieu de la lumière s'est confondue de bonne heure avec celle de la justice et de la vérité.

— *Jupiter Liber*. Son culte est essentiellement italique; il répond, chez les Grecs, à celui d'un dieu spécial, donné comme fils de Zeus Dionysos. On connaît Jupiter Liber par des inscriptions de Capoue, de Furfo, d'Amiternum. Ajoutons-y un Jupiter *Libertas*, connu par différentes inscriptions, et qui était adoré dans le Latium et à Rome. Ces noms de *Liber* et de *Libertas* rappellent évidemment le *Liber Pater* et *Libera*, et signifient, par conséquent, abondance; la joie qu'inspirent de riches moissons et de riches vendanges.

— *Jupiter Victor*. C'est le dieu suprême de la victoire; il dut son premier temple à Rome au fameux vainqueur des Samnites, à Fabius Maximus (298 av. J.-C.). Il eut plus tard d'autres sanctuaires et même deux fêtes, dont l'une tombait vers les ides d'avril; l'autre, aux ides de juin, était consacrée à Jupiter Invictus.

— *Jupiter Stator*. C'est un autre Jupiter belliqueux, celui qui tient debout contre l'ennemi. Jupiter Stator avait deux temples à Rome, l'un élevé par Romulus, l'autre voué par M. Atilius Regulus.

— *Jupiter Centumpeda*. Même idée. C'est Jupiter qui se tient ferme sur cent pieds pour offrir aux dieux un puissant appui.

— *Jupiter Supinalis*. C'est le dieu qui étend l'ennemi par terre.

— *Jupiter Feretrius*. Jupiter Férétrien est une forme de Jupiter Victor. Son sanctuaire était le plus ancien temple du Capitole et d'ailleurs un des plus anciens temples romains. La légende en attribuait la fondation à Romulus.

— *Jupiter Opitulus*. Il était le dieu de tout secours, de toute faveur. On l'appelait aussi *Opitulator*.

— *Jupiter Salutaris*. C'était le dieu du salut, de la conservation, celui qui écarte les maux ou les ennemis, celui qui venge, etc. Il réunit à ce titre une foule d'épithètes : *Conservator*, *Tutor*, *Tutator*, *Vindex*, *Ultor*, *Valens*, *Liberator*, etc.

— *Jupiter Custos*. Jupiter, gardien de l'empire, eut sur le Capitole un temple magnifique qui lui fut élevé par Domitien.

— *Jupiter Juventus*. Jupiter considéré comme dieu de la jeunesse était vénéré sous les noms de *Juvenis*, *Juventus*, et la déesse Juventas avait, dans le temple de Jupiter, un culte développé. On connaissait aussi un Jupiter *Adultus*, dieu de l'adolescence.

— *Jupiter Hospitalis*. Dieu de l'hospitalité et de ses droits, le *Zeus Xenios* des Grecs.

— *Jupiter Penetralis*. Le dieu du foyer; chez les Romains, adorateurs fervents de toutes les divinités du foyer, il était l'objet d'une vénération profonde.

— *Jupiter Terminus*. Celui qui préside aux limites.

— *Jupiter Latiaris*. Jupiter, sous le nom de *Latiaris* ou *Latialis*, était le chef souverain de la ligue latine; son culte avait toute sa force et tout son sens dans les vieux temps de l'Italie, quand Rome n'était qu'un membre, que la capitale de la ligue, et n'avait pas encore soumis à une complète dépendance les villes ses alliées. Avec la destruction d'Albe, le culte de Jupiter Latiaris était tombé, jusqu'au jour où les Tarquins, dont la puissance avait pour principal auxiliaire les dynasties latines, rétablirent la ligue et sa fête. Tous les magistrats, patriciens et plébéiens, assistaient à cette fête, dont le nœud était, comme d'ordinaire, un sacrifice et une prière, accompagnés d'un festin.

— *Jupiter Optimus Maximus Capitolinus*. C'était le grand dieu du Capitole. Son culte datait de l'époque de Tarquin l'Ancien.

De tous les cultes romains, c'était le plus important, le plus solennel; les sacrifices, les festins, les cérémonies dont il se composait étaient d'un luxe prodigieux. C'est à ce culte qu'appartiennent les *Ludi Romani*, *Magni*, *Plebeii* et *Capitolini*.

— *Jupiter Anxur*. On appelait Jupiter le dieu d'Anxur, la vieille ville des Volsques, à laquelle les Étrusques donnèrent plus tard celui de Terracine. Jupiter Anxur ou Anxurus, ainsi que Feronia, déesse du printemps, des sources et des bois sacrés, étaient, d'après Virgile, les principaux dieux de Terracine. Anxur était figuré sous la forme d'un jeune homme imberbe; Feronia l'était sous celle de Juno Virgo : c'était la femme d'Anxur.

— *Jupiter Optimus Maximus Heliopolitanus*. C'est, comme son nom l'indique, un dieu d'Héliopolis (Balbek), la ville du soleil; l'image du dieu, venue, disait-on, d'Héliopolis en Égypte, était celle d'un jeune homme, la main droite appuyée sur un timon de voiture, la gauche tenant la foudre et des épis : c'est donc à la fois lui qui dirige le char du soleil, qui lance le tonnerre et qui donne les moissons. Il se rendait dans le temple un oracle fort célèbre, institué par Apollon, et qui se manifestait par les mouvements de la statue du dieu, que les plus nobles du pays portaient sur un brancard; le dieu rendait d'ailleurs aussi des oracles par écrit. Le magnifique édifice consacré à Jupiter d'Héliopolis, et dont les ruines frappent encore aujourd'hui le voyageur, avait été bâti par Antonin le Pieux. En Italie, à Pouzzoles, le Jupiter d'Héliopolis avait un culte et quelques adorateurs, surtout des marchands. On en retrouve aussi des monuments en Allemagne, en France et en Numidie.

— *Jupiter Optimus Maximus Dolichenus*. Sa patrie était Dolicha, une ville de la Syrie septentrionale qui atteignit une grande importance vers l'époque des Antonins. Le culte de ce dieu nous rappelle, par certains côtés, celui d'Héliopolis, par certains autres, le Zeus guerrier des populations de l'Asie Mineure. Son image est toujours celle d'un homme armé à la romaine, monté sur un taureau d'apparence vigoureuse. C'est donc, avant tout, un dieu guerrier, et c'est ce caractère qui l'a surtout recommandé à la piété des légions, et qui a ainsi contribué à étendre son culte dans toute l'Europe, principalement le long de la vallée du Danube et jusqu'en Angleterre. L'Italie du Sud comptait aussi des temples de ce dieu. Il y en avait à Rome, au milieu de la ville, sur l'Aventin. Les empereurs syriens contribuèrent surtout à l'acclimater dans l'Occident.

— Iconogr. Les artistes de l'antiquité ont montré, en représentant Jupiter, qu'ils se faisaient une haute idée de la divinité suprême, du maître de l'Olympe, du dieu des dieux. Le type imaginé par Phidias était, d'après ce que nous apprennent les nombreux témoignages qui nous sont parvenus, une création vraiment sublime et incomparable. Nul doute que les autres artistes ne s'en soient inspirés.

En général, dit M. de Clarac, les têtes antiques de Jupiter présentent un bel ovale dont la partie supérieure, le siége de la haute sagesse, est très-développée. Le front est large et plein, légèrement bombé au-dessus des sourcils dont les arcs sont doucement surbaissés. Les yeux, bien enchâssés, sont grands et ouverts sans l'être trop. Toute la figure est d'un aspect majestueux, tempéré par un air de douceur et de bienveillance. La chevelure est ordinairement abondante et retombe des deux côtés du visage en longues mèches onduleuses. Sur le haut du front, elle se relève comme la crinière du lion, et se recourbe en avant. Cette disposition des cheveux est un des traits caractéristiques des têtes de Jupiter. Lorsque ce dieu porte une couronne, elle est tantôt de chêne, en souvenir de Dodone, tantôt d'olivier sauvage, arbre consacré à Jupiter Olympien. Quelquefois, il a la tête ceinte d'une simple bandelette, symbole de la souveraineté. Sa barbe, longue et touffue, a, dans les belles sculptures, des mèches ondulées et de petites boucles; elle ne cache pas assez la bouche pour qu'on n'en puisse voir le noble contour et l'expression sereine et bienveillante. La stature de Jupiter répond à la beauté de sa tête; il a les épaules larges, la poitrine vaste et bien développée, ainsi que l'a décrit Homère et que Phidias l'avait représenté. Toutes ses formes annoncent la force, mais on sent que, pour la manifester, il n'a nul besoin d'effort; sa puissance est toute dans sa volonté suprême; un mouvement de ses sourcils suffit pour ébranler le monde. Aussi, les sculpteurs antiques se sont-ils abstenus d'accuser avec énergie sa musculature.

Ainsi que l'attestent les monuments subsistants, et particulièrement les médailles et les pierres gravées, le type de Jupiter, tout en conservant les caractères généraux qui viennent d'être indiqués, recevaient quelques modifications et des attributs divers, suivant les contrées où il était adoré. Le *Jupiter Olympien* était assis, tenant d'une main une figure de la *Victoire*, symbole de sa domination universelle, et, de l'autre, le sceptre avec lequel il régit le monde.

On conçoit que le zèle iconoclaste des premiers chrétiens devait s'acharner tout particulièrement à la destruction des images du plus grand des dieux de l'Olympe; aussi ne nous est-il parvenu qu'un nombre relativement très-limité de statues de ce dieu, et il en est peu qui puissent être citées comme de véritables chefs-d'œuvre. Les plus belles images que nous ayons de Jupiter sont des bustes, des têtes séparées, et surtout des figures gravées sur pierres fines. Les statues nous montrent ce dieu tantôt debout, lançant la foudre ou s'apprêtant à la lancer, tantôt assis et gardant un majestueux repos. Rarement il est représenté nu ou entièrement vêtu; le plus souvent, il est à demi drapé d'une tunique et d'un manteau qui laissent à découvert la poitrine, l'épaule et le bras droits.

Des statues de *Jupiter tonnant* ou *tenant la foudre* se voient dans les musées du Capitole (figure de basalte, à la vaste poitrine, au large front, à l'attitude pleine de dignité, au grand manteau formant de belles masses de plis), du Vatican, de Dresde, du Louvre, de Florence (statuette de bronze, remarquable par la beauté des proportions et la légèreté des draperies qui cachent entièrement le bras droit), etc. Des statues de *Jupiter assis* figurent au Louvre, au musée de Naples (marbre colossal trouvé à Cumes), au musée Pio-Clémentin (belle statue de marbre de Paros, que Visconti croit être une copie ou une imitation du *Jupiter Olympien*), etc. Une superbe tête de *Jupiter Dodonéen* nous est offerte par un camée en onyx, qui appartient au musée des Offices. Des statues de bronze de *Jupiter Melichius* (bienfaisant) sont au musée Britannique et à la pinacothèque de Munich. Les plus belles têtes antiques de Jupiter sont au Vatican, au Louvre et aux Offices; nous décrivons ci-après celle qui est connue sous le nom de *Jupiter du Vatican*, et un buste de *Jupiter Sérapis*, de la même collection. Le musée de Florence a une statue de bronze de *Jupiter Sérapis;* le musée de Naples, une statue de bronze de *Jupiter jeune*, qui a été trouvée à Herculanum; le musée Pio-Clémentin, une tête de *Jupiter Ammon*. Une célèbre pierre gravée par Athénion représente *Jupiter sur son quadrige, foudroyant les Géants*. Un *Jupiter terminal*, hermès à deux faces, se voit au musée Chiaramonti (Vatican).

Les attributs que les artistes anciens donnent ordinairement à Jupiter sont, outre la foudre, emblème de sa puissance céleste, un long sceptre, une coupe ou patère (emblème des bienfaits qu'il répandait sur la terre), et un aigle, symbole de la force et de la rapidité des décrets du dieu qui faisait trembler les autres dieux. Les modernes lui ont conservé ses attributs. Parmi les figures de ce dieu que nous devons aux artistes des derniers siècles, nous citerons un *Jupiter assis*, gravé par Marco da Ravenna, d'après Fr. Salviati; un *Jupiter pasteur*, gravé par Caraglio; un *Jupiter tonnant*, gravé par L. Desplaces, d'après Ant. Coypel; un *Jupiter assemblant les nuages*, gravé par L.-M. Bonnet; un *Jupiter sur son char*, gravé par P.-S. Bartoli, etc.

Voici maintenant les principales compositions dans lesquelles figure le maître des dieux.

La *Naissance de Jupiter*, composition de J. Romain, gravée par S. Gribelin.

L'*Enfance* ou l'*Éducation de Jupiter*, ou *Jupiter chez les corybantes :* tableaux de Jordaens (au Louvre, gravé par Bolswert), de P.-N. Bergeret (Salon de 1849), de Saint-Baron (Salon de 1865), de J. Romain (gravé par Giulio Bonasone), de Poussin (gravé par G. Chasteau), de Noël Coypel (au grand Trianon), de Catani (peinture de la voûte d'une des salles du palais Pitti), de Hopfgarten (gravé par G. Luederitz), etc.

Jupiter nourri par la chèvre Amalthée : tableau de C. Cignani (au musée de Munich), gravure de J. Jordaens (1652).

Jupiter et Alcmène : peinture de J. Romain, gravée dans la *Galerie des arts*, de Reveil (II, pl. 81).

Jupiter et Antiope : chef-d'œuvre du Corrége (v. ANTIOPE); fresque de Raphaël dans la chambre de bain du cardinal Bibbiena, à Rome; tableaux du Titien (au Louvre, gravé par B. Baron), de Watteau (collection Lacaze, au Louvre), G. Schalcken (payé 10.200 fr. à la vente Julliot en 1793), Ingres (Exposition universelle de 1855), Palma le jeune (gravé au trait dans le *Musée* Reveil), Deshays (Salon de 1865), J. van Achen (musée du Belvédère); gravures de R. Boyvin (d'après L. Penni), Gio.-Jac. Caraglio, Giorghio Ghisi (d'après le Primatice), G. Duchange (d'après A. Coypel), C.-W.-E. Dietrich (1735), Michel Corneille (d'après le Titien), Cherubino Alberti (d'après Pol. Caldara), J.-E. Haid (d'après T. Chambard), Et. Fessard (1758, d'après Carle Vanloo), Cl. Duflos (d'après J.-B. Le Barbier), Annibal Carrache (1592), N.-D. de Beauvais (d'après Nattier), L.-M. Bonnet, Giov. Folo (d'après Gagneraux), Gaspard Lacroix (Salon de 1849), etc.

Jupiter et Callisto : tableaux de J. Romain (gravé dans le *Musée Reveil*), J.-B. de Troy (gravé par E. Fessard), Fr. Boucher (Salon de 1765, gravé par R. Gaillard); gravures de Ghisi (d'après le Primatice), J. Daullé (d'après Poussin), Th. Burke (d'après Angelica Kauffmann, 1782), R. Boyvin (d'après Rosso de' Rossi), Maurice Blot (d'après J.-B. Regnault), Jac. Amiconi, Henriquez (d'après Hallé), Bern. Lens le jeune, etc.

Jupiter et Cupidon : gravure de Cherubino Alberti (d'après Raphaël, 1580).

Jupiter et Danaé : gravures de G. Duchange (d'après le Corrége), P.-C. Levesque (d'après F. de Troy), N. Lemire (d'après A. Carrache), L.-M. Bonnet (d'après Fr. Boucher); tableau de J. Romain (gravé dans le *Musée Reveil*, II, pl. 73). V. DANAÉ.

Jupiter changé en serpent et Déoïde : gravure de Gio-B. Ghisi (1538).

Jupiter enlevant Égine : gravure de E. Jeaurat (d'après Séb. Le Clerc fils).

Jupiter et Europe : gravures de G. Bonasone (d'après Raphaël), de T. Cook et R. Pollard (d'après Benjamin West), de Fr. Bartolozzi (d'après le Guide); tableaux de Cl. Lorrain (gravé par Vivares), de Gustave Moreau (Salon de 1869). V. ENLÈVEMENT D'EUROPE.

Jupiter et Ganymède : composition de Raphaël, gravée par le Maître au Dé; gravures de P. Meyer (d'après F. Linder), W. Boettner (d'après Nahl), Cherubino Alberti (d'après P. Caldara), etc. V. GANYMÈDE.

Jupiter foudroyant les Géants : peintures de J. Romain (au palais du T, à Mantoue), Jean Le Blond (au Louvre), P. del Vaga (au palais Doria, à Gênes); gravures de B. Coriolano (1647, d'après le Guide), de C. Mogalli, etc.

Jupiter et Hébé : groupe de bronze par Carrier-Belleuse (Salon de 1859); gravure de H.-F. Füger, etc. V. HÉBÉ.

Jupiter et Io : tableaux de J. Romain, du Corrége, de J.-B. Regnault, de Schiavone, etc. V. IO.

Jupiter et Junon : tableaux du Titien et d'Annibal Carrache (gravés dans le *Recueil* de Reveil, II, pl. 67), d'An. Carrache (galerie Farnèse); gravures de G. Duchange (d'après A. Coypel), Giulio Bonasone (1546), G.-P. Benoist (d'après Julien de Parme), F. Bartolozzi (d'après G.-B. Cipriani), etc.

Jupiter et Léda : compositions diverses du Corrége, du Tintoret, de P. Véronèse, de Poussin, d'Andrea del Sarto, etc. V. LÉDA.

Jupiter et Lycaon : tableau de Jean Cossiers (musée de Madrid).

Jupiter et Mercure chez Philémon et Baucis: tableaux du Bronzino (musée de Munich), J.-Bernard Restout (musée de Toulouse), J. Gyselder (au Belvédère), J. Jordaens (au Belvédère); gravures de J. Maennl (d'après J.-C. Loth), S.-C. Miger (d'après Saint-Gois), H. von Goudt (d'après A. Elsheimer, 1612), etc.

Jupiter et Sémélé : gravures de Pasqualini (d'après le Guerchin), Cl. Duflos (d'après J. Raoux), J. Haussard (d'après J. Romain), Caraglio, L.-M. Bonnet, Th. Cook (d'après B. West), Marco da Ravenna (d'après J. Romain), C. Bos, C. Bloemaert (d'après Abr. Diepenbeek), J. Daullé (d'après P. de Matte:), etc.

Jupiter et Thétis : tableau d'Ingres (1811, au musée d'Aix), gravé au trait par Reveil.

Jupiter cédant Thétis à Pélée : gravure de J. Haussard (1713), d'après Elisabeth-Sophie Chéron.

Jupiter Olympien (TEMPLE DE), ou **Olympieion**, à Athènes. V. ATHÈNES.

Jupiter Olympien (LE), statue colossale de Phidias, à Olympie. Le *Jupiter Olympien*, dont nous avons déjà dit quelques mots dans l'article que nous avons consacré aux COLOSSES, était une des œuvres qui excitaient le plus l'admiration des anciens. Le dieu était assis sur un trône comme le Jupiter de Mégare. Ce trône avait des traverses décorées de sculptures, et le dossier était surmonté par les statues des Grâces et des Heures. Quant aux bras, ils étaient formés par des sphinx couchés, et tenant entre leurs pattes de jeunes Thébains. Le marchepied était supporté par des lions d'or, et l'artiste y avait figuré le combat de Thésée et des Athéniens contre les Amazones. Sur le soubassement étaient le Soleil sur son char, Jupiter et Junon, Mercure et Vesta, l'Amour recevant Vénus qui sort des ondes, Neptune et Amphitrite, Apollon et Diane, enfin, la Lune à cheval, hâtant sa monture. La statue du dieu, si haute que, suivant l'expression de Strabon, elle n'aurait pas pu se lever sans emporter la toiture de l'édifice, était d'ivoire et d'or. Elle avait sur la tête une couronne d'olivier; car l'olivier formait les couronnes des vainqueurs aux jeux Olympiques. Dans sa main droite, Jupiter tenait une Victoire d'or et d'ivoire, portant une bandelette et couronnée; dans sa main gauche, un sceptre formé de divers métaux et surmonté d'un aigle. Le torse était nu et en ivoire; le manteau qui couvrait la partie inférieure du corps était en or, mais Pœnias y avait peint à l'encaustique des figures d'animaux et de plantes, principalement des lis. Le colosse avait 52 pieds de hauteur. « Conception sublime, dit Émeric David, par laquelle ce colosse imprimait dans les esprits une idée terrible de l'immensité de l'être suprême. » Ce qui frappait le plus vivement dans ce chef-d'œuvre, c'était l'expression de la tête; et Phidias, interrogé par Pœnaeus son frère, où il avait puisé son modèle, répondit qu'il avait voulu rendre sensible cette grande image d'Homère :

« Le fils de Saturne approuva en abaissant ses sourcils; sa chevelure, pleine d'ambroisie, s'agita sur sa tête immortelle, et le vaste Olympe trembla. » (*Iliade*, I.)

Jupiter Olympien ou **l'Art de la sculpture antique**, par Quatremère de Quincy (1815, in-8°). A propos du chef-d'œuvre de Phidias, Quatremère de Quincy a poussé ses explorations dans tout ce qui concerne l'art antique; il a commenté les débris qui nous en restent et tenté des essais de restitution à l'aide des documents, et surtout de Pausanias. Il s'est surtout appliqué à la sculpture polychrome et à la sculpture chryséléphantine, ainsi que l'y conviait l'œuvre qu'il avait prise pour thème principal. Ces études ont une importance capitale par les patientes investigations de l'auteur touchant la toreutique des anciens et la connaissance de leurs procédés. C'est à Rome surtout que l'auteur en a trouvé les éléments, dans une exploration constante de trente années. Lui-même a défini ainsi sa méthode : « Recueillir par le moyen d'un certain nombre d'ouvrages les principes qui paraissent avoir été ceux des plus grands statuaires; se former, par une analyse savante, l'idée du style des anciennes écoles; s'habituer à suppléer dans certaines copies médiocres, mais remarquables par leurs caractères, la beauté ou la perfection d'exécution qui leur manque; employer enfin la voie d'induction et d'analogie. » Or, la partie la moins connue de la statuaire antique est précisément la toreutique et la sculpture chryséléphantine. Quatremère se proposa donc avant tout de définir ces deux modes tout helléniques de la statuaire et de pénétrer les procédés, l'industrie, en quelque sorte qui présidaient à ces compositions. Pausanias servit de base à ses démonstrations; dans une

série de dessins, il entreprit de restituer autant que possible quelques-uns des grands ouvrages perdus de l'antiquité. Le *Jupiter Olympien*, de Phidias (que les anciens qualifiaient de toreuticien, ainsi que Polyclète), fut l'un des principaux objets de son examen; et c'est pourquoi son livre porte le nom de la colossale statue de Phidias. Sa représentation coloriée est la première des trente et une planches que Quatremère a jointes à son œuvre. On n'a fait à ce savant ouvrage qu'un reproche, qui s'applique également à ses autres traités : le style en est pénible, fatigant et diffus; rarement il saisit et retient la pensée.

Jupiter dit du Vatican, buste de marbre antique; au musée du Vatican. L'auteur de cette admirable tête, dit Émeric David, n'a pas voulu seulement exprimer la douceur et la sérénité de Jupiter; il a voulu représenter le dieu dont la pensée régit et conserve le monde. Cette tête offre des plans plus variés, des ombres plus saillantes, plus d'irrégularités que celle du *Jupiter Sérapis*. (V. ci-après.) Les bosses coronales sont plus élevées; la bosse nasale est aussi plus proéminente. Une ligne profonde partage le front horizontalement. Cette ligne fait sentir, d'une part, la vigueur des sourcils du dieu, et, de l'autre, la saillie de la partie supérieure du crâne. Émeric David suppose que cette saillie, qui est quelque peu exagérée, désigne la gestation de Minerve dans le cerveau de Jupiter. « La fable qu'il s'agissait de rappeler, dit-il, était si extraordinaire qu'il fallait bien recourir à quelque moyen extraordinaire. Mais la figure est tellement harmonieuse, que, malgré cette exagération, si toutefois c'en est une, elle paraît vivante; on la croirait un portrait. »

Jupiter Sérapis, buste colossal antique; au musée du Vatican. Le dieu réunit ici aux caractères de majesté du Jupiter grec l'attribut qui désigne la puissance fécondante du Sérapis égyptien; cet attribut est le boisseau, *modius*, qui lui sert de couronne. Ce buste est d'une grande beauté. Le dieu est tranquille; sa tête est légèrement inclinée en avant; le cou est droit relativement aux deux épaules; le visage est plein de bonté, de grandeur; le regard, doux et vague, n'intimide point; la figure entière inspire le respect; on voit réellement le dispensateur de tous les biens, le père des dieux et des hommes. « L'artiste a mis dans les traits, dit Émeric David, toute la régularité que peut offrir la nature. Les lignes sont simples; les plans sont larges et n'offrent que de légers contrastes. Des cheveux longs et touffus s'élèvent, se soutiennent, retombent en avant. Telle est la chevelure du *Jupiter*, de Phidias. La barbe et les cheveux encadrent en quelque sorte le visage. Cette ample et riche coiffure, par l'ombre ferme qu'elle porte autour du front, le fait paraître plus lumineux et plus grand; l'ensemble du visage en devient aussi plus simple et plus noble. »

Jupiter Pluvius, statue de Jean Bologne, dans le jardin du palais de Pratolino, construit vers 1570, par Buontalenti, pour le duc François de Médicis.

En face du château se développe un long parallélogramme; un tapis de gazon en occupe le milieu; au delà s'étend une pièce d'eau semi-circulaire, et, au bout de celle-ci, un bloc de rocher sert de base à la statue colossale de Jupiter Pluvieux, vulgairement appelée l'*Apennin*. Elle est du style le plus grandiose. Autour de son front sourcilleux rayonnent, comme un diadème, de nombreux filets d'eau qui étincellent au soleil. Ses cheveux, sa barbe épaisse descendent comme des stalactites sur ses larges épaules et sur sa poitrine. Assis et penché en avant, le dieu s'appuie d'une main sur le rocher; de l'autre, il presse la tête d'un monstre qui lance un volume d'eau considérable. Grâce à cette pose habilement calculée, les membres se trouvent servir d'arcs-boutants au corps du colosse. Sa proportion est d'au moins 21 mètres; mais toutes ses parties s'harmonisent si bien entre elles et avec les objets environnants, qu'on a peine à se rendre compte de sa véritable grandeur. Dans l'intérieur de son corps se trouvent plusieurs salles, et dans sa tête un joli belvédère auquel les yeux servent de fenêtres.

On dit que plusieurs élèves de Jean Bologne, employés à modeler les membres énormes de cette statue, perdirent pour longtemps la justesse du coup d'œil comme l'habileté de la main, et, rentrés à l'atelier, gâtèrent plusieurs figures par l'habitude qu'ils avaient contractée d'exagérer la saillie des muscles.

JUPITÉRIEN, IENNE adj. (ju-pi-té-riain, iè-ne — du nom de *Jupiter* dieu de l'Olympe). Néol. Qui tient de Jupiter, qui a un caractère impérieux, dominateur : *La contraction* JUPITÉRIENNE *de ses sourcils*. (Balz.)

JUPON s. m. (ju-pon — dimin. de *jupe*). Courte jupe sans corsage : JUPON *de toile, de calicot, de laine, de tricot*.

> Sa taille est leste, et son petit *jupon*
> Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
> VOLTAIRE.

— Par ext. Femme ou fille : *Ce qui est ridicule, c'est que les habits se crcient le droit d'opprimer les* JUPONS. (E. Laboulaye.)

— Par plaisant. Robe que portent certains hommes :

> Vous pourriez bien ici sur votre noir *jupon*,
> Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.
> MOLIÈRE.

Jupon (LE) dans l'histoire du monde (1847, 3 vol.), par Féodor Wehl, auteur allemand. Sous ce titre, l'auteur a fait la biographie des femmes célèbres de tous les pays. Ce livre est consciencieusement écrit.

JUPPIN (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Namur en 1678, mort dans la même ville en 1729. Il alla compléter en Italie son éducation artistique commencée à Namur, et, de retour dans les Pays-Bas, il s'établit à Liége, où il a peint la plupart de ses tableaux. Juppin s'adonna surtout, avec beaucoup de succès, au paysage. Ses œuvres se font remarquer par la fermeté et la largeur de la touche, par la chaleur du coloris et la bonne entente de la perspective. On estime particulièrement les tableaux de lui qui se trouvent dans les églises Saint-Denis et Saint-Martin, à Liége. Les personnages qui animent ses toiles ont été, pour la plupart, peints par Plumier.

JUPUBA s. m. (ju-pu-ba). Ornith. Oiseau du genre cassique, qui habite les îles d'Amérique. ‖ On dit aussi JUPUPA, et on l'appelle encore CASSIQUE ROUGE.

JURA, en latin *Jura* ou *Jurassus*, en allemand *Leberberg*, chaîne de montagnes de l'Europe occidentale, qui s'étend, partie en France, partie en Suisse, du N.-E. au S.-E., depuis le confluent de l'Aar et du Rhin (canton d'Argovie) jusqu'au confluent de l'Ain et du Rhône (départ. de l'Ain), sur une longueur de 400 kilom. et une largeur qui varie de 70 à 80 kilom. C'est là ce qu'on appelle le Jura français ou suisse, ou bien encore le Jura proprement dit. Quelques géographes étendent cette dénomination aux plateaux montagneux qui font saillie depuis l'embouchure de l'Aar et du Rhin jusqu'au cours supérieur du Mein, en Allemagne, à travers la forêt Noire et les montagnes de Franconie; d'autres comprennent sous cette désignation l'Erzegebirge lui-même jusqu'à l'Elbe. Nous ne devons nous occuper ici que du Jura proprement dit.

En France, la chaîne du Jura n'appartient pas seulement au département qui porte son nom, mais encore aux départements limitrophes du Doubs et de l'Ain. Sur le territoire français, des environs d'Altkirch à Belley, le Jura proprement dit a 260 kilom. En Suisse, dans les cantons de Bâle, de Berne, de Neufchâtel et de Vaud, il mesure en ligne droite 140 kilom.

La structure du Jura ne ressemble point à celle de la plupart des autres chaînes de montagnes. Celles-ci se composent, en général, d'une arête centrale projetant à droite et à gauche des branches latérales, qui se ramifient elles-mêmes pour former des contre-forts, séparés les uns des autres par autant de vallons; mais le Jura, qui, sous ce rapport, offre une analogie frappante avec le système des monts Alleghanys (Amérique du Nord), consiste en neuf saillies parallèles, complétement indépendantes en apparence, et réunies seulement par le plateau qui leur sert de base commune et forme un plan incliné du côté de la France. Aucun chaînon transversal ne se montre dans ce vaste panorama; seulement quelques-unes des crêtes sont légèrement inclinées d'un côté ou de l'autre de l'axe général; d'autres sont coupées par de profondes *cluses* ou fissures, que les torrents ont graduellement creusées dans les assises calcaires; enfin, on aperçoit, au milieu du plateau et sur ses bords, de grands cirques d'érosion, au fond desquels brillent les lacs ou jaillissent les ruisseaux. C'est principalement dans la zone occidentale du Jura, là où le plateau extérieur domine les villes de Besançon, Saleris, Arbois, Poligny, Lons-le-Saunier, que l'on peut étudier ces remarquables cirques, énormes entailles pratiquées peu à peu par de petits ruisselets dans l'épaisseur des roches. Dans presque tout leur développement, les arêtes du Jura sont composées de ce calcaire auquel on a donné tout spécialement le nom de terrain jurassique. En beaucoup d'endroits, le sol des vallées intermédiaires appartient à la formation du grès.

Le système du Jura proprement dit se divise en six sections, composées chacune de plusieurs plateaux et chaînes parallèles : 1° le Jura méridional, tout entier en France (Ain), entre le Rhône au S. et le col de Saint-Cergues au N.; points culminants : la Dôle (1,681 mèt.), le Reculot (1,720 mèt.), le Credo (1,690 mèt.); 2° le Noirmont, sur le territoire suisse, entre le col de Saint-Cergues et la dent de Vaulion, rattachant le Jura au Jorat et appartenant à la grande ligne de partage des eaux de l'Europe; point culminant : le mont Tendre (1,690 mèt.); 3° le Jura central, limite de la France et de la Suisse, entre le col de Saint-Cergues et le plateau d'Étalières, et faisant partie de la ligne de partage des eaux de l'Europe; point culminant : le Chasseron (1,610 mèt.); 4° le Jura septentrional, entre le plateau d'Étalières et le col de Valdieu; point principal : le mont Terrible (850 mèt.), qui avait donné son nom à un ancien département français; 5° le Jura helvétique, contre-fort du précédent, depuis la source de la Birse jusqu'au confluent de l'Aar; 6° le Jura occidental, suite de collines à l'E. de la Saône, depuis les sources de l'Ain et du Doubs jusqu'à Lyon. Au nord de la section dite Jura septentrional, quelques élévations de terrain établissent la liaison des Vosges avec le Jura.

Les routes pratiquées à travers le Jura sont : celles de Genève à Lyon, par les gorges de Nantua, que défend le fort de l'Écluse; de Lyon à Morez, par le col de Saint-Cergues, que commande le fort des Rousses; de Lausanne à Pontarlier, par le col de Balaigne; de Neufchâtel à Pontarlier, par les cols de Verrières et de Clusette; de Bâle à Blamont, par les gorges de Porentruy, etc. Trois voies ferrées ont percé le Jura : celle de Lyon à Genève, qui passe en tunnel sous le Credo; celle de Pontarlier à Neufchâtel, qui donne accès aux sites les plus gracieux du Jura central; enfin, la ligne entièrement suisse de Bâle à Soleure, qui traverse le Jura par le célèbre tunnel de Hauenstein.

Les principaux cours d'eau qui descendent du Jura sont : l'Orbe et la Birse au N.-E.; le Doubs, la Bienne et l'Ain au S.-O.

Le sol de ces montagnes est peu productif. Du côté de la Franche-Comté, cependant, on trouve d'assez belles forêts de sapins. Du côté de Saint-Claude, le Jura produit une grande quantité de bois; mais la majeure partie de ces montagnes est couverte de pâturages, et, de distance en distance, on y aperçoit de vastes et beaux chalets, où sont installées des fromageries. Dans les vallées et sur les flancs des montagnes, on trouve du gypse, de l'albâtre, de la houille, du marbre, du fer, quelques sources sulfureuses et des salines. « Les hautes sommités du Jura, dit X. Marmier, sont couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année; mais cette neige fond chaque été, et ne forme, par conséquent, point de glaciers. Là le botaniste a souvent récolté des plantes curieuses. Là le chasseur poursuit le chat sauvage et l'ours brun, qui parfois, dans les longs hivers, s'échappe de son antre, et, pressé par la faim, descend jusque dans les plaines. En pénétrant dans les montagnes du Jura, dans l'intérieur des hameaux et des chalets, le voyageur trouvera des hommes au cœur simple, qui ont conservé les mœurs, les croyances des anciens temps. »

JURA (DÉPARTEMENT DU), division administrative de la France, dans la région orientale. Formé de la partie méridionale de la Franche-Comté, ce département, qui doit son nom à la chaîne du Jura, a pour limites : au N., les départements du Doubs, de la Haute-Saône et de la Côte-d'Or; à l'E., une partie de ceux du Doubs et de l'Ain et la Suisse; au S., le département de l'Ain, et à l'O., ceux de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or. Sa plus grande longueur est de 230 kilom., sa plus grande largeur de 130; superficie, 499,401 hectares. Il comprend 4 arrondissements : Lons-le-Saunier (chef-lieu), Dôle, Poligny, Saint-Claude; 32 cant., 584 comm., et 287,634 hab., dont 144,162 hommes et 143,472 femmes. Évêché à Saint-Claude (suffragant de Lyon); cour impériale et académie de Besançon; 2e subdivision de la 7e division militaire; 13e conservation des forêts.

— *Aspect général*. Le département du Jura offre quatre divisions bien tranchées : la plaine, le vignoble, la basse et la haute montagne. La plaine, en son point le plus bas, aux environs de Chemin, n'a que 190 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Cette région, qui confine aux départements de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or, finit, du côté de Saint-Amour, aux pieds des dernières collines du vignoble. Celui-ci forme une bande assez étroite, qui sépare la basse montagne de la plaine dans la direction du S.-O. au N.-E. Il se lie, d'une part, à Saint-Amour et à Salins, et, de l'autre, à Dôle, comprenant tout l'espace situé entre cette dernière ville et le département de la Haute-Saône. La basse montagne longe le vignoble; elle comprend la vallée de l'Ain, les plateaux de Champagnole à Cernans, et de Salins à Saint-Amour, ainsi que la région située entre les vallées de Suran et de la Valouse. La haute montagne occupe le reste du département. Elle comprend les parties les plus élevées de la chaîne du Jura, dont le plus haut sommet, celui de la Dôle, a 1,681 mètres au-dessus du niveau de la mer.

— *Climat*. Cette région est une des plus accidentées de la France. La neige s'y installe dès le mois de septembre, pour ne fondre qu'en mai. Dans l'arrondissement de Saint-Claude et dans une partie de celui de Poligny, on trouve souvent un mètre de neige dès le mois d'octobre. Dans les hivers rigoureux, il y en a jusqu'à cinq ou six mètres. L'air est généralement pur et sain dans le Jura, mais le voisinage des montagnes rend la température très-variable. Dans la plaine, le climat est habituellement chaud en été, et l'hiver n'est pas d'une grande rigueur. Dans le vignoble, la plus grande chaleur de l'été atteint 32 degrés au-dessus de zéro; le froid le plus intense, 18 degrés au-dessous de zéro. Sur plusieurs points du département, les lacs, les cours d'eau, qui sont très-nombreux, contribuent à abaisser la température. Le printemps et la fin de l'automne sont marqués ordinairement par des pluies. La quantité de l'eau tombée annuellement ne dépasse pas en moyenne la hauteur de $0^m,812$; mais, dans la haute montagne, les échelles hygrométriques marquent de $1^m,137$ à $1^m,139$. Les mois de novembre et décembre sont marqués par des brouillards; ceux d'août et de juillet, par des orages accompagnés de grêle qui occasionnent des dégâts considérables. Les vents dominants sont ceux du N.-O. et du S.-O.

— *Géologie et minéralogie*. Le sol, généralement calcaire, offre néanmoins plusieurs variétés. Les grandes assises des montagnes sont formées de calcaire jurassique, à grain très-fin, sans coquillages ni détritus organisés, disposé par couches horizontales. Le calcaire se rencontre aussi sur les flancs des montagnes, sur les collines et dans la plaine; mais il y est accompagné de coquillages, de divers débris fossiles, indiquant, soit le séjour de la mer, soit le passage des eaux douces. Le calcaire à gryphées forme, en général, le fond des vallées, ainsi que le sol des plateaux peu élevés. Parfois, il est masqué par des formations plus récentes; dans le fond des vallées, la couche végétale superficielle qui le recouvre est constituée par des alluvions modernes. Le calcaire oolithique des montagnes est recouvert d'une couche de terre végétale assez mince et d'une médiocre fertilité.

Les produits minéraux sont nombreux. Les plus importants sont le fer, des marbres gris, jaunes et rouges très-estimés, des grès à gros grain, d'excellente pierre à bâtir, commune partout, du plâtre, dont les principaux gisements se trouvent aux environs de Salins, des argiles à brique, à tuile, à poterie, que l'on rencontre surtout dans les arrondissements de Lons-le-Saunier, de Dôle et de Poligny. Il n'y a ni houille ni anthracite, mais beaucoup de tourbe. Ce dernier produit est exploité dans plus de 60 tourbières employant en moyenne 650 ouvriers, et fournissant à la consommation environ 70,000 quintaux de combustible. Les marnes coquillières feuilletées, que l'on trouve en très-grande abondance dans le vignoble, sont employées avec succès pour amender les vignes et les prairies.

— *Faune*. Parmi les mammifères qui vivent dans le Jura à l'état sauvage, on distingue : le loup et le renard, qui sont en très-grand nombre; quelques sangliers et de rares chevreuils, qui habitent les bois de la partie méridionale du département; les lièvres, assez nombreux. Les oiseaux sont très-multipliés : coqs de bruyère, bécasses, grives, cailles, buses, éperviers, aigles, etc. Les poissons sont aussi très-variés et d'excellente qualité : carpes, brochets, truites, ombres, chevesnes, etc., etc.

— *Flore*. Comme toutes les flores de montagne, celle du Jura est extrêmement riche. Les plantes médicinales y sont très-abondantes. Les principales essences qui constituent les bois du département sont : le chêne, le hêtre, le charme, le tremble, le sapin, le bouleau.

— *Industrie*. Les routes et les chemins vicinaux offrent, dans le Jura, un développement de près de 6,000 kilom., auxquels il faut ajouter environ 200 kilom. de chemins de fer. Les deux seules rivières navigables sont le Doubs et l'Ain; mais le canal du Rhône au Rhin traverse le département sur un parcours de 40 kilom. Les principales industries manufacturières sont : la fabrication des objets de buis, corne ou écailles tournés, établie à Saint-Claude; la lunetterie, l'horlogerie et l'argenterie ruolz de Morez; les scieries à eau de Poligny et les forges de Dôle. On compte en tout environ 350 usines à feu. Une grande partie de la population ouvrière est occupée, pendant l'été, aux travaux des champs, tandis que, l'hiver, elle se livre à des travaux industriels : horlogerie, lunetterie, boissellerie et fabrication des divers articles dits *de Saint-Claude*. L'article de Saint-Claude, qui comprend l'horlogerie, la lunetterie, la lapidairerie, la boissellerie, la clouterie, le sciage des planches et la petite mécanique, occupe à lui seul environ 25,000 personnes. La petite ville de Morez est aussi un centre industriel de quelque importance. Sa population est à peu près exclusivement composée d'ouvriers.

— *Agriculture*. L'industrie offre relativement peu d'importance dans le Jura, mais l'agriculture y est très-florissante. Les cultivateurs forment à peu près les sept dixièmes de la population totale. Les céréales, la vigne et l'exploitation des bois sont les branches principales de l'industrie agricole. Le froment occupe en moyenne 61,000 hectares; l'avoine, 18,000 à 20,000; le maïs, 15,000; l'orge, 14,000; le seigle et le méteil, 4,000; les pommes de terre, 5,000 à 6,000; les racines et les légumes, 6,000; les plantes industrielles, 6,000; la vigne, 20,000; les prairies naturelles, 48,000 à 50,000; les prairies artificielles, 30,000; les bois, 117,000. La jachère morte ne comprend guère plus de 25,000 hectares; les pâturages, les landes en occupent à peu près 65,000. Le rendement moyen du blé est de 15 hectolitres par hectare. En général, la production des céréales est insuffisante pour la consommation; le surplus doit être demandé aux départements de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or. La production des plantes oléagineuses est importante. Le colza, la navette et l'œillette sont surtout cultivés sur une vaste échelle dans les arrondissements de Dôle et de Lons-le-Saunier. La culture du chanvre est aussi très-répandue dans ces